

## Le vieux quartier

Après soixante longues années, un jour de printemps, un peu par nostalgie, je revins dans mon ancien quartier, celui de la ville où j'avais passé une bonne part de ma jeunesse : mes plus belles années avant d'être happé par la vie et ses tourments.

Les rues et les avenues avaient conservé une apparence à peu près similaire à celle d'autrefois. Bien-sûr, le goudron avait été renouvelé et les trottoirs comprenaient davantage de fleurs.

Les vieilles maisons avaient été repeintes ou restaurées. Rares étaient celles ayant été agrandies voire démolies pour des ensembles plus modernes. Il n'y avait guère plus de commerces qu'autrefois sinon une boulangerie, une épicerie.

Le quartier avait conservé un calme certain.

Je me rappelai avec quelque mélancolie ceux qui avaient résidé dans les pavillons ou les rares immeubles du quartier. Je me souvins de toutes ces années d'innocence à jamais enfuies où je courais après les oiseaux et où je jouais aux billes avec d'autres jeunes de mon âge.

Je me rappelai du premier vélo que mon père m'avait offert pour partir à l'aventure, du premier baiser donné à une fille.

Je revis en image ces personnes déjà âgées qui avaient rejoint depuis longtemps le cimetière municipal.

Il me revint en mémoire cet homme sur son vélo qui, par tous les temps, voyageait dans la ville sans souci de son âge déjà avancé.

Je me remémorai de vieux camarades de jeux sur le chemin de l'école, des bêtises enfantines devant les pavillons ou le terrain vague.

Je me promenai dans le quartier, à la fois si proche et si lointain, un petit pincement au cœur.

Je me rendis dans une rue bordée de marronniers. Je revis la maison inchangée où j'étais né : petite, humble, en pierres meulière, aujourd'hui partiellement dissimulée par le lierre.

Les volets, bleus et en fer remplaçaient ceux de jadis, en bois.

Le jardin, jadis bien entretenu, était maintenant cette végétation luxuriante où tout poussait de façon un peu anarchique. La grille en fer forgé, assez élégante et le petit mur étaient un rempart aux curieux.

Qu'avais-je fait durant soixante ans ? Attiré par la douceur de vivre légendaire des villages loin de Paris, je m'étais installé en province. J'avais aussi voyagé un peu dans les pays du monde entier.

Revenu de tout et maintenant vieillard, je me trouvais désormais dans un quartier qui n'était plus le mien. Je ne connaissais personne. Il n'y avait pas de gens avec lesquels j'aurais pu, avec une certaine camaraderie complice, évoquer les vieux souvenirs d'autrefois. Je devais sans doute être l'un des plus âgés parmi cette population d'enfants, de mères ou de jeunes couples se promenant à travers les rues main dans la main.

Je me sentis soudain seul et bien triste.

Octogénaire et célibataire, qu'attendais-je donc aujourd'hui de la vie ? Quel était le véritable objectif de ce voyage inutile sinon de remuer un passé révolu, des souvenirs plus ou moins insoucians et fatalement de me peiner ?

Néanmoins, il fallait que je trouve cet homme ou cette femme qui avait vécu du temps de ma jeunesse, témoin de faits à jamais disparus.

Il n'était pas possible que le quartier ne comptât pas une personne de mon âge. J'avais le besoin irrésistible de rencontrer le regard d'un autre qui m'aurait immédiatement compris.

Il fallait que je voie une ancienne connaissance, un vieux camarade avec lequel j'avais joué aux billes ou fréquenté la même fille. Un vieil ami. C'était bien cela : le vieil ami d'enfance.

Mais où le chercher dans ce quartier ? Dans un appartement, un pavillon ? Était-il du reste encore de ce monde ? Certes, la médecine avait permis aux hommes d'allonger leur espérance de vie mais bon nombre de maladies insidieuses avaient eu raison de la santé de mes contemporains.

Nous ne vivions pas tous jusqu'à cent ans, loin de là !

J'ignorais tout de mon camarade. Il y avait au moins soixante ans que je ne l'avais pas vu. Notre chemin s'était séparé vers la vingtaine. S'était-il marié ? Avait-il eu des enfants ? Le reconnaîtrai-je ?

Et pourquoi n'aurait-il pas quitté la ville ? La France était grande, le monde était vaste. Pourquoi ne serait-il pas aujourd'hui à l'étranger comme c'était la mode ?

Je décidai cependant de partir sur ses traces. L'homme vieux est singulier...

Ce serait sans doute l'ultime enquête de ma vie.

Je pris une chambre dans un petit hôtel et dormis assez mal, harcelé par d'étranges idées.

Le jour suivant, je passai une heure sur un banc au milieu d'une placette, réfléchissant, la tête dodelinant de temps en temps, scrutant la rue. J'observai les quelques passants et m'amusai des enfants qui hurlaient et chantaient à tue-tête comme je l'avais fait jadis.

Pendant deux jours, je marchai dans les rues du matin au soir.

Je vis bien parfois quelques rares personnes âgées parties faire leurs courses ou se promener sans but précis mais je ne les abordai pas me contentant de les observer tranquillement. Elles me donnèrent l'espoir qu'il y avait peut-être en ville cet autre vieux qui me connaissait, qui m'avait vu jeune et en pleine forme.

Je me rappelai mon ami d'enfance : sa silhouette un peu ronde et pataude, sa haute stature qu'il arborait avec une certaine fierté à l'adolescence, son rire, sa joie de vivre.

Vivait-il encore dans un de ces petits pavillons ?

Je poursuivis mes marches sur les trottoirs de ma jeunesse.

Je n'étais pas encore si mal pour mon âge bien que je n'eus jamais fait de sport de ma vie. J'avais certes le pas un peu traînant mais je n'avais pas recours à une canne pour me déplacer à la différence de bien des vieilles personnes.

Que pouvaient donc penser ces hommes et ces femmes qui me voyaient roder ? Croyaient-ils que je les épiais ? J'eus un peu honte. Mes doutes n'étaient pas forcément infondés. Certaines femmes, à l'air de matrones, se penchaient à leurs fenêtres en me dévisageant.

Parviendrais-je à voir passer celui que je cherchais ?

Cela se produisit finalement assez tôt.

Alors que j'étais assis sur un banc depuis quelques minutes, je crus reconnaître l'homme au chapeau mou qui passait dans la rue à quelques mètres de moi la démarche mal assurée, soufflant à chaque effort : mon ami d'enfance.

Peut-être cette croyance était-elle due à une brève mimique entrevue sur son visage, à certains traits évoquant pour moi un vague souvenir.

J'étais un peu ému. Je n'osai me lever de mon banc et suivre le vieil homme pour l'interpeller. L'eussé-je fait que l'autre m'aurait peut-être pris pour un vieux fou, un cinglé.

Le lendemain, je retournai cependant à mon poste d'observation. Et je le vis de nouveau passer, cette fois-ci beaucoup plus près de moi.

Et là, étonnamment, cet autre me fit un signe, un léger signe de la main droite et sembla esquisser comme un début de sourire.

Je le lui rendis, un peu troublé.

Sans doute était-ce là un mouvement de reconnaissance entre deux vieillards et rien de plus.

Et pourtant, malgré son âge et ce visage buriné et fatigué, en dépit de ces rides marquées, de ce double menton flasque qui tremblait à chaque mouvement de la tête, je croyais avoir reconnu mon ami.

Et cet autre m'avait-il reconnu ? Oubliait-on si facilement les traits d'un ami d'enfance ?

Je ne me trouvais pas si changé que cela mais on ne m'appelait plus jeune homme depuis belle lurette ou bien seulement par ironie...

Il fallait prendre une décision : le rejoindre et lui donner mon nom, lui demander s'il se rappelait de moi. Ou bien abandonner.

Que risquais-je à mon âge ?

Finalement, je le laissai partir. Après tout, le doute était possible. Peut-être n'était-ce pas lui l'ami d'enfance.

Je revins cependant le lendemain.

Je ne le revis pas.

Avais-je rêvé ? Avais-je pris mon désir pour la réalité ?

Je quittai la ville un peu à regret.

De la longue vie de cet homme, je ne saurais rien. D'ailleurs, à quoi cela servait-il ?

Nous étions aujourd'hui deux solitaires, vieillards perdus dans le tourbillon du monde moderne. Où serons-nous demain ?

Olivier BRIAT